



HAL
open science

L'origine du roman de Tristan

Goulven Péron

► **To cite this version:**

Goulven Péron. L'origine du roman de Tristan . Bulletin de la Société archéologique du Finistère, 2016, CXLIII, pp.351-370. hal-01571684

HAL Id: hal-01571684

<https://hal.science/hal-01571684>

Submitted on 3 Aug 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

– page 351 -

L'origine du roman de Tristan

Goulven Péron

Depuis quelques décennies, l'origine celtique du roman de Tristan est souvent présentée comme une évidence par les critiques qui en étudient les sources, et cette hypothèse, d'ailleurs séduisante, est même largement admise par les tenants d'une « Estoire » originelle en français, ce *Tristan* primitif d'où seraient issues toutes les versions connues du roman de Tristan. La quasi-unanimité des chercheurs sur un sujet fait toujours paraître un peu marginale une hypothèse divergente, et nous aurions nous même été bien étonné, il y a quelques années, alors que nous ne connaissions d'autre théorie sur l'origine du roman de Tristan que celle que nous venons de citer, d'apprendre qu'une source non celtique et une datation tardive de l'histoire de Tristan étaient envisageables.

L'origine globalement littéraire de l'histoire de Tristan, résultat d'un emprunt direct aux écrits de l'Antiquité classique, que nous soutenons dans les lignes qui suivent, peut surprendre mais, la surprise passée, on admettra que la naissance de ce roman d'amour, l'un des plus célèbres de la littérature occidentale, n'a jusqu'ici jamais été raisonnablement expliquée. Vue comme une simple romance on peine en effet à en expliquer l'origine. Nous l'examinerons donc sous un angle qui permet d'y reconnaître la mutation d'une épopée latine, et nous verrons qu'une fois cette origine admise, la construction du roman médiéval s'explique bien plus aisément.

Une histoire déjà contée par Virgile, Ovide et les mythographes médiévaux

Les textes les plus anciens de l'histoire de Tristan sont généralement datés du début des années 1170. On possède ainsi six fragments d'un *Tristan* en vers écrit par Thomas d'Angleterre, texte qui est aussi conservé de façon assez fidèle par un manuscrit du XIII^e siècle – malheureusement incomplet – attribué à Gottfried de Strasbourg. Deux autres œuvres, la *Tristramsaga ok Isöndar*, écrite en 1226, et le *Sir Tristem* anglais suivent aussi la version de Thomas. Un autre *Tristan* plus difficilement datable est l'œuvre d'un certain Beroul. Ce texte n'est conservé que par un seul manuscrit, le BNF Ms.2171, qui date de la fin du XIII^e siècle. Son contenu est néanmoins plus ancien et date vraisemblablement des années 1180 ou 1190. Certains critiques le considèrent même comme antérieur au Tristan de Thomas, ce qui n'a rien d'impossible. Notons qu'il existe un texte très similaire au *Tristan* de Beroul, attribué à Eilhart d'Oberg et daté, selon les critiques, d'une période allant de 1170 à 1190. La datation basse est généralement privilégiée. Plusieurs manuscrits de ce

roman ont été conservés, et si les plus anciens sont incomplets, d'autres, plus récents, permettent de reconstituer l'ensemble du texte original. L'inventaire est donc rapide puisqu'il ne subsiste que quatre textes conservant la version dite de « Thomas » et deux conservant celle de « Bérout », tous postérieurs à 1170.

L'« évidence celtique » du roman de Tristan que nous avons indiquée en introduction repose essentiellement sur la toponymie et l'anthroponymie qui marquent profondément ces six textes. Les érudits en ont déduit que l'inventeur de l'*Estoire* n'avait fait que suivre un canevas existant, et que, derrière le prototype, se cachait une légende composite empruntée aux traditions des îles britanniques et à celles de la Bretagne armoricaine. Mais, malheureusement, le schéma général du roman ne se retrouve dans aucun pays de l'aire celtique médiévale, et il suffit, pour s'en convaincre, de constater l'absence de consensus, pour ne pas dire les querelles, entre les celtologues¹. Ces discussions, heureusement le plus souvent courtoises², ont conduit plusieurs critiques, et notamment Roger Sherman Loomis, à élaborer une théorie diplomatique qui attribuait à chaque contrée celtique un rôle dans la construction de l'oeuvre, mais cette théorie tombait de fait dans la facilité en prétendant que la localisation des aventures était seule révélatrice de l'origine³. Pour cette raison, la théorie n'a jamais pu convaincre les spécialistes.

Il y a quelques années, dans ce même bulletin, Annick Lagemann a d'ailleurs admis que la matière de Tristan s'est jusqu'ici « bien jouée du zèle des philologues qui se sont penchés sur elle » et l'auteur de conclure: « Le problème de ses origines reste quasiment entier »⁴. François Pirot a lui aussi dû reconnaître que « les problèmes relatifs à la genèse du roman de Tristan sont parmi les plus controversés de nos études⁵ ». Quant à Christiane Marchello-Nizia, elle suggère que les origines du *Tristan* resteront « peut-être à jamais obscures⁶ ».

Bien que l'idée ait été combattue, sans réels arguments d'ailleurs, rien n'empêche les fragments de l'histoire de Tristan que nous possédons de dériver d'un unique texte, un archétype perdu, un *Tristan* originel qui aurait le mérite d'être une petite lumière dans l'obscurité, et que l'on entrevoie, pour reprendre l'expression de Joseph Bédier, comme « l'un des quelques beaux livres de l'humanité »⁷. J. Bédier est d'ailleurs de ceux qui ont noté que l'archétype supposé pouvait devoir beaucoup à l'Antiquité. Le critique constatait que les rapports des légendes de Tristan et de Thésée devaient être considérés de très près⁸ : Tristan « tue le Morhout, comme Thésée tue le Minotaure ; il meurt pour avoir aidé Kaherdin à enlever la femme d'un nain redoutable, comme Thésée est retenu aux enfers

¹ Des chercheurs ont revendiqué l'invention de l'histoire de Tristan pour le Pays de Galles, la Cornouailles, la Bretagne, l'Irlande et le Nord de la Grande-Bretagne. Sur la diversité des propositions voir notamment R. Bromwich, « The Tristan of the Welsh », *The Arthur of the Welsh, The Arthurian Legend in Medieval Welsh Literature*, University of Wales, 1991, p.209.

² Le temps est loin, heureusement, où Joseph Loth estimait être le seul chercheur habilité à théoriser sur légende de Tristan avant de se dire « heureux d'achever la déroute d'adversaires redoutables et tenaces », J. Loth, « Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde », *Revue Celtique*, XXXIII, 1912, p.112.

³ « The Tristan romance is a composite to which Picts, Welsh, Cornish, and Bretons made their contributions », R. S. Loomis, *The Development of Arthurian Romance*, Harper Torchbook, 1963, p.82.

⁴ A. Lagemann, « Les thèmes et motifs narratifs des romans de Tristan et la tradition celtique », *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, t.CXXIV, 1995, p.331.

⁵ F. Pirot, *Recherches sur les connaissances littéraires des troubadours occitans et catalans des XIIe et XIIIe siècles*, *Memorias* 14, 1972, p. 449.

⁶ C. Marchello-Nizia (dir.), *Tristan et Yseut, les premières versions européennes*, Paris, 1995, p.XI.

⁷ J. Bédier, *Le roman de Tristan par Thomas*, Firmin Didot, Paris, 1905, t. 2, p.178.

⁸ Id., *ibid.*, p.135.

pour avoir voulu aider Pirithous à ravir Perséphone à Pluton »⁹. Et « la voile blanche ou noire qui devait parer la nef d'Iseut est bien celle que le vieil Égée cherchait à l'horizon sur les flots grecs¹⁰ ».

Ce type d'emprunt ne doit pas surprendre. Dans l'*Historia Brittonum*, Arthur est vainqueur de douze batailles, tue près d'un millier de soldats ennemis d'une seule charge, chasse un sanglier magique et est l'auteur d'un infanticide, autant d'éléments possiblement empruntés à la légende antique du grand Hercule. Trois siècles plus tard, dans l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, le caractère herculéen du roi breton se voit encore accentué puisque les conditions de la naissance d'Arthur, par exemple, sont copiées sur la légende du héros grec. Dans la *Vie de saint Efflam* (XII^e siècle), le roi Arthur, armé d'une massue à trois nœuds et d'un bouclier couvert d'une peau de lion, lutte contre un dragon qui marche à reculons pour tromper l'ennemi, autant de détails pris au combat d'Hercule, protégé par la peau du lion de Némée, contre le géant Cacus¹¹. La persistance de l'assimilation du roi Arthur au héros grec se voit encore dans le *Roman d'Alexandre* (XII^e siècle), lequel mentionne les « bornes d'Arthur » que le roi breton aurait plantées à l'extrême limite orientale de son royaume¹², détail qui renvoie aux célèbres colonnes d'Hercule, ainsi que dans le *Merlin* de Robert de Boron, où Arthur, en retirant l'épée du perron ne fait que rééditer la démonstration effectuée par Hercule au lac Cimini¹³.

Les auteurs médiévaux avaient à disposition de nombreux modèles issus de l'Antiquité, des modèles stylistiques évidemment, mais aussi des modèles d'emprunts, puisque plus souvent qu'à son tour c'est Hercule qui vient enrichir la biographie d'Arthur. Il faut y ajouter des modèles d'épopées, car plus que les caractéristiques physiques ou morales particulières des héros antiques ce sont les grandes aventures périlleuses qui suscitaient la convoitise des romanciers en mal d'inspiration. Dans le cadre d'un tel emprunt, le héros grec Thésée, principal protégé du grand Hercule, ne pouvait qu'être appelé à jouer un rôle prépondérant. Pour aboutir à la conclusion que les aventures de Thésée ont influencé l'auteur du *Tristan* primitif, il faut désapprendre que le thème central du roman, celui dont Joseph Loth¹⁴ a pu penser qu'il en faisait l'unité, est le drame moral derrière l'amour impossible de deux jeunes individus appartenant à des familles ennemies, unis par la magie d'un philtre et séparés par l'exil puis par la mort. Car si l'on considère que le roman de Tristan porte la marque de l'épopée, à travers la naissance remarquable du héros et la promesse d'un trône, ses prouesses, son arrivée incognito à la cour, la libération du pays, la conquête de la fille du roi ennemi, puis la mort – mais une mort de héros, suite à un acte lâche et à la trahison d'un proche -, alors la ressemblance avec les textes antiques devient frappante. Bien évidemment, il ne s'agit pas de rechercher dans tous les textes de l'Antiquité la source potentielle de tel ou tel passage du roman, car on expliquerait de la même façon, et assurément sans convaincre, n'importe quel texte médiéval. Pour ne pas aboutir à une conclusion erronée¹⁵, il faut donc prendre garde de ne considé-

⁹ Id., *ibid.*, p.133.

¹⁰ Id., *ibid.*, p.136.

¹¹ André-Yves Bourguès nous précise que tous ces détails sont empruntés par l'hagiographe à Ovide, *Fastes*, I.543, I.550, I.575 et II.325.

¹² « Alixandres li ruede conduit aparellier/Es desers veit entrer, car molt les veit cerchier/Car veoir veit les bonnes, se il n'a encombrer/Que Artus avoit fait en Oriant fichier », *Roman d'Alexandre*, ms. de Paris, liv. III, v.2145-2148.

¹³ P. Dain, *Mythographe du Vatican I*, fabula 54, 1995, p.60.

¹⁴ J. Loth, *Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde*, Paris, 1912, p.1.

¹⁵ Christiane Marchello-Nizia avait ainsi comparé le combat contre le dragon et l'histoire de Jason, l'épisode des voiles avec la légende d'Égée, le chien Husdent avec le chien d'Ulysse, etc., et avait conclu hâtivement : « Il serait inadéquat de percevoir une influence antique forte dans les récits tristaniens », *Tristan et Yseut*, *op. cit.*, page 29.

rer que des auteurs latins connus au Moyen-Âge et des sources représentant une unité de thème. Ces précautions prises, on montre alors facilement que l'histoire de Tristan est presque entièrement bâtie sur celle du héros grec Thésée. La naissance du héros, son enfance, l'arrivée du héros dans le pays dont il est l'héritier, le complot, le combat d'intronisation, une histoire d'amour hors des normes, la blessure mortelle et la mort suite à une trahison familiale, se retrouvent en effet à la fois dans le roman de Tristan et dans les légendes associées au héros grec.

Dans notre étude comparative nous nous limiterons donc, pour la partie Antiquité, aux textes les plus répandus, c'est-à-dire l'*Énéide* de Virgile accompagnée des commentaires de Servius, les *Métamorphoses* d'Ovide et la *Thébaïde* de Stace, œuvres que nous ne choisissons pas au hasard mais en suivant l'avis d'André Peyronie qui écrit : « Virgile, Ovide et, à un moindre degré, Stace sont les auteurs latins les mieux connus du Moyen Âge¹⁶ ». Nous complétons, parfois, par le *Premier Mythographe du Vatican* qui, puisqu'il date du Moyen Âge, est un bon exemple d'ouvrage synthétisant les connaissances des mythes gréco-latin¹⁷. En ce qui concerne le roman de Tristan nous tenterons de reconstituer l'archétype à partir, d'une part, de la version de Thomas, indiquée par un T dans les lignes qui suivent¹⁸, et d'autre part, de la version de Béroul, indiquée par un B¹⁹. Les numéros que l'on voit indiqués à la suite des lettres T et B, renvoient aux pages correspondantes de l'édition de la Pléiade (1995). Là encore, les textes ne sont pas choisis au hasard mais bien en prenant pour base les textes les plus proches chronologiquement de l'*Estoire*.

Etude comparative

Arrivée du jeune héros dans le pays dont il est l'héritier

A son arrivée en Cornouailles, Tristan - « enfant béni du ciel » (T, p.429) - fait des merveilles. Les gens qui le rencontrent s'extasient : « Qui est ce garçon qui a de si bonnes manières, et d'où vient-il ? » (T, p.425). Lorsqu'il explique comment préparer une bête qui vient d'être tuée à la chasse, c'est l'étonnement : « Personne dans ce royaume ne connaît cet art » (T, p.426). Et tout le monde est « dans l'impatience d'en apprendre davantage » (T, p.430)²⁰. Puis Tristan arrive à Tintagel, chez le roi Marc, sans savoir qu'il s'agit de son oncle. Marc ne reconnaît pas non plus son neveu car il ignore jusqu'à son existence (T, p.433)²¹. Ce n'est que lorsque Rual arrive à la cour que Marc apprend qu'il a devant lui son héritier. Rual lui donne en effet un anneau qui n'est autre que l'anneau de sa défunte sœur Blanche fleur : « Ah ! s'écria-t-il, douce sœur, c'est moi qui t'ai donné cet anneau » (T, p.445).

¹⁶ A. Peyronie, « Le mythe de Thésée pendant le Moyen Âge latin (500-1150) », *Médiévales*, N°32, 1997, p. 119.

¹⁷ En théorie, un auteur médiéval pouvait avoir connaissance de nombreuses légendes antiques. On trouve l'histoire de Thésée chez Pausanias, chez Hygin, chez Diodore de Sicile et ailleurs. Mais la diffusion de ces textes ayant été assez réduite, il est préférable de les écarter.

¹⁸ La « version de Thomas » désigne ici le Tristan en vers de Thomas, la traduction de Gottfried et le texte de la *Tristramsaga*.

¹⁹ La « version de Béroul » désigne ici le Tristan en vers de Béroul et le Tristan d'Eilhart.

²⁰ Lorsqu'il sonne dans sa corne c'est pour en tirer « un son si riche et si ravissant que tous ceux qui chevauchaient avec lui, de joie, purent à grand-peine attendre de se joindre à lui » (T, p.431). Et « Aux accents mélodieux de sa harpe tous accoururent » T, p.436. On s'extasie : « Il possède des talents si variés... » (T, p.432), etc, « Ils chantaient à l'unisson ce refrain : Tristan, Tristan le Parmenois, comme il est beau et comme il est courtois » (T, p.433).

²¹ Même le roi Marc est sous le charme : « Quel est cet enfant, qui parle si bien ? » (T, p.432). Il ne sait pas encore qu'il a son neveu devant lui qu'il l'a déjà adopté : « Tristan fut admis dans [son] entourage » (T, p.434).

Thésée arrive aussi incognito à Athènes, ville dont il est l'héritier. Lorsqu'il entre dans la ville, il est déjà auréolé d'une gloire certaine en ayant nettoyé le pays de tous ses brigands. Aussi Ovide peut-il le présenter comme étant « Thésée, fils encore inconnu de son père, et qui, par sa valeur avait ramené la paix dans l'isthme baigné par deux mers » (*Metam.*, VII, p.189)²². Comme dans le roman breton, un objet permet au roi de reconnaître son héritier, puisque le roi Égée aperçoit la « marque de la famille » sur le pommeau de son épée (*Metam.*, VII, p.189).

On cherche à écarter l'héritier

Mais l'arrivée inattendue de Tristan mécontente des « mauvais conseillers » qui ne veulent pas qu'un inconnu hérite du trône. Ils tentent donc de monter le roi Marc contre son neveu (B, p.6). Trois barons perfides cherchent à faire bannir le jeune héros de la cour (B, p.18), et un nain²³ médit de Tristan (B, p.10) avant de tenter de le piéger en répandant de la farine autour du lit de la reine pour prendre l'empreinte de son pied (B, p.21). Mais Tristan s'en sort et le roi Marc, convaincu désormais que le nain s'est joué de lui, veut le lui faire payer (B, p.11). Cependant, le nain possède bien des savoirs²⁴, et voyant son avenir dans les étoiles, il comprend que le roi Marc le recherche (B.p.11). Il s'enfuit donc vers le Pays de Galles : « Mot tost s'en vert fuiant vers Gales²⁵ ».

L'arrivée de Thésée à Athènes suscite aussi la jalousie. La magicienne Médée, en tant qu'épouse du roi Égée, désire conserver le trône d'Athènes pour ses propres enfants. Cherchant à se débarrasser du jeune intrus, elle persuade son mari d'envoyer le jeune héritier chasser le taureau de Marathon, espérant qu'il y laissera la vie (*Myth.*, fabula 48, p.55). Puis, Thésée étant revenu vivant et victorieux de cette difficile épreuve, elle prépare un poison : « C'est ce poison qu'à l'instigation d'une perfide épouse, Égée, son père, tendit lui-même à son fils, comme à un ennemi » (*Metam.*, VII, p.189). C'est là que le roi Égée reconnaît son fils, grâce à son épée, et se jette sur la coupe pleine de poison pour la renverser (*Metam.*, VII, p.189). Égée veut désormais s'en prendre à Médée mais la comploteuse s'en sort : « Médée échappa à la mort grâce à un nuage formé par ses charmes » (*Metam.*, VII, p.189)²⁶.

La libération du pays par un combat d'intronisation

Un personnage nommé « le Morhout » réclame un tribut humain à la Cornouailles (B, p.25) : « D'Irlande était arrivé le grand et puissant Morolt qui réclamait de Marke le tribut que lui devaient les deux pays, la Cornouailles et l'Angleterre » (T, p.465). « Chaque pays devait lui remettre trente enfants », (T, p.467). L'article défini qui précède le nom de l'ennemi fait bien sûr penser à un monstre plus qu'à un être humain. Thomas nous dit d'ailleurs qu'il a « la force de quatre hommes » (T, p.479). Mais le Morholt est néanmoins présenté comme le beau-frère du roi d'Irlande Gormons (T, p.466). Tristan se porte volontaire pour affronter ce monstre qui terrifie tous les autres guerriers cornouaillais (B, p.6). Le combat se déroule sur une île : « On avait assigné aux deux champions un lieu de combat : une petite île située non loin de la côte » (T, p.476). Tris-

²² Ovide, *Métamorphoses*, Paris, 1966 (trad. J. Chamonard). Le *Premier Mythographe du Vatican* dit : « Pour ne pas arriver auprès de lui [Égée] sans être entouré de quelque réputation, il délivra la Grèce de ses brigands », P. Dain, *Mythographe...*, *op. cit.*, fabula 48, p.55.

²³ Le « nains Frocins, plains de voisdie (malice) », Bérout, v.238 (B, p.11).

²⁴ « Il set de maint latin », Bérout, v.636 : C. Marchello-Nizia (dir.), *Tristan et Yseut*, *op. cit.*, p.20.

²⁵ Bérout, v.336 (B, p.12).

²⁶ Voir aussi le *Premier Mythographe* : « Il reconnut son fils et contraignit Médée, l'instigatrice des complots, à s'enfuir. » (*Myth.*, fabula 48, p.55).

tan parvient à tuer le Morholt (B, p.3, p.25) mais l'adversaire, de son épée empoisonnée, a néanmoins blessé Tristan (T, p.479). En Irlande, il est guéri par Yseut²⁷ (T, p.490). Revenant d'un second voyage en Irlande, Tristan ramène Yseut dans son bateau²⁸ pour la donner en mariage à Marc (T, p.536).

Le père de Thésée, le roi d'Athènes Égée, a pour ennemi Minos, le roi de Crète, à qui il doit un tribut humain, livré en pâture au Minotaure²⁹. Le Minotaure est uniformément présenté comme fils de Pasiphae, femme de Minos, et d'un taureau : « Elle s'unit au taureau ; en naquit le Minotaure » (*Myth*, fabula 43, p.47). Thésée se rend sur l'île de Crète³⁰ et tue le minotaure en combat singulier. Lorsque « le monstre, déjà deux fois repu du sang d'Acté, eut été vaincu par l'un de ceux qu'envoyait, pour la troisième fois, le tirage au sort renouvelé tous les neuf ans » (*Metam.*, VIII, p.208), le héros prend le chemin du retour. Mais il ne rentre pas seul puisqu'il ramène sur son bateau celle qui l'a aidé, la fille du roi ennemi, Ariane : « Alors qu'Ariane, la fille du roi, s'était éprise de lui, grâce aux conseils de Dédale, il guida sa marche avec un fil³¹ et, après avoir tué le Minotaure, il s'enfuit vainqueur, avec Ariane qu'il avait enlevée » (*Myth.*, f.43, p.48). Puis Thésée fait route vers Athènes, en passant par Dia, c'est-à-dire l'île de Naxos : « Sans retard, le fils d'Égée, enlevant la fille de Minos, cingla vers Dia » (*Metam.*, VIII, p.208). A Naxos, « sans pitié », Thésée abandonne Ariane (*Metam.*, VIII, p.208). Mais Ariane ne reste pas longtemps seule car le dieu Dionysos, appelé aussi Liber ou Bacchus, la recueille dans ses bras : « Abandonnée, comme elle se répandait en plaintes, Liber lui apporta ses étreintes » (*Metam.*, VIII, p.208).

Un amour non naturel et contre-nature

Rappelons, si cela est nécessaire, que l'amour qui unit Tristan et Yseut n'est en rien une passion amoureuse classique puisqu'il est provoqué par une potion. La reine d'Irlande donne un philtre à Brangaine et le texte précise que « ce breuvage est un philtre d'amour » (T, p.535) destiné à Marc et Yseut. Mais c'est Tristan et Yseut qui boivent par mégarde la potion, et « l'Amour, qui tend des pièges à tous les cœurs, se glissa dans les deux cœurs » (T, p.538). Ainsi commence l'histoire d'amour entre les deux jeunes gens.

Même Jean Marx, défenseur acharné de l'origine celtique du roman de Tristan, avait dû avouer que ce philtre était certainement emprunté « à la tradition de l'antiquité classique³² ». Derrière la potion aphrodisiaque se cache peut-être en effet l'inévitable Aphrodite dont le rôle dans la légende de Thésée est loin d'être négligeable. Comme Helios avait révélé à Vulcain sa liaison avec Mars, Vénus-Aphrodite avait lancé une malédiction sur la femme de Minos et, depuis, « Pasiphaé, fille du Soleil et femme de Minos, roi de Crète, brûlait d'amour pour un taureau » (*Myth*, fabula 43, p.47). Virgile rappelle le rôle de Vénus dans cette « passion cruelle pour un taureau » et la créature qui naquit de cette union contre-nature, « espèce mixte, difforme », le Minotaure³³. Ce que

²⁷ Trois personnages nommés Yseut apparaissent dans le roman, celle-ci est la reine d'Irlande, mère de Yseut la Blonde. Peut-être avons-nous là une duplication d'un même personnage. Chez Eilhart, *Tristan et Yseut*, Paris, 1995, p.277, c'est bien la future femme de Marc qui guérit Tristan.

²⁸ « Le bateau s'éloigna et prit la mer » (T, p.536).

²⁹ Antérieurement, Minos avait vaincu les Athéniens : « Il leur imposa la peine suivante : tous les ans, ils enverraient sept de leurs fils et sept de leurs filles pour nourrir le Minotaure » (*Myth.*, fabula 43, p.47).

³⁰ « La troisième année, fut envoyé Thésée, fils d'Égée » (*Myth.*, fabula 43, p.47).

³¹ Ovide dit que la « fille de Minos » aide alors Thésée à s'enfuir « grâce au fil enroulé de nouveau » (*Metam.*, VIII, p.208).

³² J. Marx, *Nouvelles recherches sur la littérature arthurienne*, Paris, 1965, p.282.

³³ « Hic crudelis amor tauri, suppositaque furto / Pasiphae, mixtumque genus prolesque biformis / Minotaurus inest, Veneris monumenta nefandae », *Eneide*, VI, 24-26 (« Ici figure une passion violente pour un taureau, la substitution par tromperie de Pasiphae engendrant le Minotaure, race mêlée et rejeton difforme, monument d'une passion abominable »). Il est à remarquer que les auteurs de l'Antiquité se contentent souvent de définir le Minotaure comme un être mi-homme mi-taureau. Cette description peu détaillée va avoir des conséquences sur l'illustration de cette

ne disent pas Virgile et Ovide, mais qui apparaît comme une évidence dans d'autres textes, d'Euripide à Racine, en passant par Sénèque, c'est qu'Aphrodite avait réservé à la fille un sort identique à celui jadis jeté sur la mère. Phèdre, fille de Pasiphae et de Minos, et sœur d'Ariane, avait épousé Thésée. Ce dernier avait un fils, Hippolyte, vaillant chasseur qui vouait un culte à Diane-Artemis. Par jalousie, Aphrodite fit en sorte que Phèdre tombe éperdument amoureuse d'Hippolyte. L'auteur du Tristan, s'il s'est bien inspiré de l'amour artificiel provoqué par Aphrodite, aurait donc rationalisé le scénario en introduisant une potion en remplacement de l'intervention divine. Notons que si la légende de Thésée est encore une fois utilisée, c'est le fils du héros grec qui nourrit cette fois le personnage de Tristan, tandis que le rôle de Thésée, roi d'Athènes, explique celui du roi Marc. Il en est de même pour l'exil de l'héritier.

Exil de l'héritier désormais renié

Apprenant que son neveu a une liaison avec son épouse, le roi Marc veut envoyer les deux amants sur un bûcher : « Li rois lor a dit et monstre / Qu'il veut faire dedenz un ré / Ardoir son nevo et sa feme³⁴ ». Mais alors qu'on les mène au bûcher, Tristan parvient à s'échapper. Malgré la mort presque certaine qui l'attend, Tristan préfère sauter du haut de la falaise qui domine la mer plutôt que d'être brûlé devant la foule (B, p.28). Miraculeusement, Tristan s'en sort, et se réfugie dans les bois³⁵.

Apprenant que son fils Hippolyte a abusé de Phèdre, Thésée appelle la malédiction sur lui (*Métam.*, XV, p.385). Hippolyte réussit d'abord à s'enfuir, mais l'appel de Thésée a été entendu par Poséidon. Alors qu'il longe la mer, « on vit une énorme masse d'eau s'arrondir et grossir à l'image d'une montagne. Elle pousse des rugissements et se fend à son sommet » (*Métam.*, XV, p.385). Un taureau effrayant sort de la vague et affole les chevaux. Hippolyte est éjecté du char et, empêtré dans les rênes, il finit démembré et déchiqueté (*Métam.*, XV, p.385). Mais Diane le sort des Enfers³⁶ et le cache dans un bois du Latium où, pour se soustraire aux recherches de Thésée, il se fait appeler Virbius (*Métam.*, XV, p.385).

Il y a donc de grandes similitudes entre la relation Phèdre-Thésée-Hippolyte et la relation Yseut-Marc-Tristan, la différence principale résidant dans le fait que Tristan et Yseut subissent tous les deux les effets de la potion, ce qui explique qu'ils doivent, en toute logique, faire face aux mêmes conséquences : l'amour est mutuel, ils sont tous les deux menacés de mort et partagent donc le même exil.

L'enlèvement qui tourne mal

Le beau-frère et ami de Tristan, Kéhénis, est voisin de « Naupatéris » qui a « une belle épouse qui se nommait Gardiloye » (B, p.366). « Naupatéris la faisait surveiller avec une rigueur si impitoyable que sa propre réputation en était diminuée » (B, p.366). Mais Kéhénis aime follement Gardiloye. Aussi,

créature. Ainsi au Moyen-Âge, le Minotaure est, plus souvent que de raison, représenté comme un taureau à tête d'homme luttant au centre d'un labyrinthe contre un Thésée tout en armure.

³⁴ Bérout, vv.881-883 (B, p.26).

³⁵ « Tristan est eschapez / Les plains, les bois, les pas, les guez / Set forment bien... », Bérout, vv.1101-1103. « En la forest profondement / Longuement sont en cel desert », Bérout, vv.1304-1305 (B, p.37).

³⁶ « Mais Diane, après avoir rappelé Hippolyte des Enfers, le confia à la nymphe Egérie et ordonna de l'appeler Virbius, en quelque sorte celui qui avait été deux fois hommes » (*Myth.*, fabula 46, p.52).

profitant que Naupaténis est parti chasser, Tristan aide-t-il son compagnon à pénétrer dans le château (B, p.368). Plus tard, les deux héros reprennent la route de Karahe³⁷ (B, p.382). Mais Naupaténis, revenu de la chasse, découvre ce qui s'est passé et se lance à la poursuite des deux jeunes gens (B, p.838). Kéhénis est tué et Tristan mortellement blessé dans le combat qui s'ensuit (B, p.384).

Thésée a aussi un grand ami, Pirithous, et est prêt à tout pour le défendre ou lui rendre service³⁸. Aussi lorsque Perithous, amoureux de Proserpine, prétend aller la chercher aux Enfers, Thésée accepte-t-il de l'aider³⁹. Mais la visite dans l'Autre Monde s'achève dramatiquement, Thésée prisonnier des Enfers, ne pouvant se détacher du siège où il est assis (*Énéide*, VI, 617)⁴⁰.

Mort du héros à cause des voiles du navire

L'épisode de la mort des amants dans le roman de Tristan est fameux. Le héros attend la venue d'Yseut car elle seule peut le soigner (B, p.385). Il a convenu d'un code : si le bateau qui vient de Cornouailles arbore une voile blanche, Yseut est à bord, si la voile est noire, Yseut n'a pu venir (B, p.385). Le bateau arrive bientôt, portant une voile blanche, mais Yseut-aux-Mains-Blanches, son épouse, lui dit que : « la voile n'est pas blanche » (B, p.386). « La nouvelle ne plut pas à Tristrant, et on put le constater : il reposa la tête sur le lit, ses membres se disloquèrent dans un grand craquement. C'est ainsi que le noble seigneur mourut en un instant » (B, p.386).

Si c'est surtout Thésée qui a inspiré le personnage de Tristan, c'est parfois, comme nous l'avons vu, son fils, Hippolyte, qui sert de modèle. Et pour décrire la mort de Tristan, le romancier médiéval s'inspire de celle d'Égée, le père du héros. L'épisode n'est pas mentionné chez Ovide, ni chez Virgile, mais Servius, dont les commentaires accompagnent un très grand nombre de manuscrits médiévaux de l'*Énéide*⁴¹, décrit bien le retour de Thésée, après sa victoire contre le Minotaure, précisant que Thésée oublie de mettre la voile blanche, synonyme de victoire, et fait hisser la voile noire. Égée, pensant son fils mort, se précipite alors dans la mer qui depuis porte son nom⁴².

Enfance du héros et enlèvement par des pirates

Nous avons évoqué l'arrivée de Tristan chez son oncle sans préciser comment le jeune héros était arrivé en Cornouailles. Voyons les conditions de son retour auprès de son oncle. Un jour, des marins marchands de Norvège accostent à Kanoel en Parménie, où le jeune Tristan passe sa jeunesse (T, p.418). « Jamais ils n'avaient vu adolescent doté d'une telle beauté et de manières aussi raffinées », (T, p.419). Pensant qu'ils « en tireraient prestige et grand profit » (T, p.420), ils décident d'enle-

³⁷ Il s'agit bien sûr de la ville de Carhaix, en Cornouaille. Voir à ce sujet G. Péron, « La bataille légendaire de Carhaix d'après les textes des XII^e et XIII^e siècles », *Petites et Grandes histoires de Carhaix et Plouguer, Cahier du Poher*, hors série n°1, 2010, p.16-22.

³⁸ Voir notamment l'intervention de Thésée lors du combat contre les Centaures chez Ovide (*Métam.*, XII, p.305).

³⁹ Dans l'*Énéide*, Virgile mentionne la venue d'Hercule (Alcide), de Thésée et Pirithous ans les Enfers : « Nec uero Alciden me sum laetatus euntem accepisse lacu, nec Thesea Pirithoumque », *Énéide*, VI, 393-394 (« En vérité je n'ai pris aucune joie à accueillir sur ce marais Thésée et Pirithous »). Ces deux derniers étaient venus enlever Proserpine : « Hi dominam Ditis thalamo deducere adorti », *Énéide*, VI, 397 ([Thésée et Pirithous] « ont tenté d'enlever notre souveraine dans le lit de Dis Pater »).

⁴⁰ « Hercule, descendu aux Enfers pour en ramener Cerbère, apprit le châtement réservé à Thésée, jeune homme qui lui était très cher : rester attaché à sa pierre », *Myth.*, fabula 48, p.55.

⁴¹ « Presque tous les manuscrits de Virgile sont accompagnés, comme on sait, des scolies de Servius, et ces manuscrits ont dû être jadis très nombreux », J. Bédier, *op.cit.*, p.139.

⁴² Servius en commentaire à « Neptuno Aegaeo », *Énéide*, III, 74 : « Sed cum extinxisset Minotaurum, oblitus non cum candidis, sed cum nigris velis reverti coepit et patri in specula constituo triste sui interitus signum dedit qui, extinctum filium credens, se praecipitavit in mare, unde Aegeum pelagus appellatum est », J. Bédier, *op.cit.*, p.139.

ver Tristan par la ruse. Ils lèvent l'ancre alors que le jeune homme est à bord, occupé à jouer aux échecs. Et « bientôt le bateau fut en pleine mer » (T, p.420). Mais Dieu ne l'entend pas de cette oreille. « Le Seigneur leur fit échec (...) Selon son ordre et son commandement une tempête se leva sur la mer, si violente que tout l'équipage ne put plus s'en sortir et que, pour finir, il laissa son bateau dériver au gré des vents furieux » (T, p.421). Les marins promettent de déposer Tristan où il veut si la tempête se calme. Aussitôt « les flots commencèrent à se calmer, les vents à faiblir, la mer à tomber » (T, p.421). Ils déposent alors Tristan sur le rivage de la Cornouailles (T, p.422).

Cela rappelle fortement l'arrivée de Dionysos à Naxos, où son chemin croise celui de Thésée et d'Ariane. C'est en effet la beauté de Dionysos qui séduit des personnages mal intentionnés. L'enfant attire la convoitise de marins marchands qui y voient un beau « butin » (*Métam.*, III, p.105). Profitant de la distraction du jeune homme, ils l'embarquent sur leur bateau. Mais bientôt Dionysos sort de sa torpeur : « De quelle manière suis-je arrivé ici ? Où comptez-vous m'emmener ?

- Ne crains rien, dit Proreus, et dis-nous quel port tu veux atteindre : on te débarquera sur le rivage que tu souhaites.

- A Naxos, dit Liber ; naviguez dans cette direction. C'est là ma demeure ; la terre vous y sera hospitalière » (*Metam.*, III, p.106).

Mais Dionysos observe le comportement du barreur. « Abandonnant Naxos, il gouverne dans la direction opposée » (*Metam.*, III, p.106). Comme dans le roman de Tristan, c'est un dieu - Dionysos en personne - qui déclenche des phénomènes surnaturels : « Le navire s'arrêta sur les flots, comme s'il était à sec sur le chantier. » (*Métam.*, III, p.107), puis se produit une succession de phénomènes étranges avant que dix-neuf des vingt marins que comptait le bateau ne soient transformés en dauphins. Seul un des marins échappe à ce châtement, celui qui s'était montré hostile à l'enlèvement. Dionysos lui demande de prendre la barre et de gouverner sur Naxos. Arrivé à Naxos, le dieu y installe son culte.

Naissance du héros dans des conditions dramatiques

En remontant le fil de l'histoire de Tristan, on s'aperçoit que le jeune héros a d'autres points communs avec Dionysos. Dans le roman de Tristan, Rivalin, un jeune seigneur, vient en aide au roi Marc, avant d'épouser Blanchefleur, sœur de Marc (B, p.264). Blanchefleur, enceinte, prend le bateau pour se rendre dans le pays de son époux : « Lorsqu'ils arrivèrent en pleine mer, elle fut prise de telles douleurs qu'elle n'y survécut pas (...) On ouvrit alors le ventre de la mère et on en tira un garçon, que le roi emmena dans son pays et qui reçut le nom de Tristrant » (B, p.264). Rivalin confie l'enfant à une nourrice, puis à Kurnewal qui est chargé de lui apprendre les arts et les techniques de combat (B, p.265). Les textes ajoutent que Tristan tient son nom des conditions de sa naissance. Florete demanda à Rual « comment il voulait qu'on l'appelât (...) - Nous avons-vu nous-mêmes en quelle Tristesse [Blanchefleur] le mit au monde : appelons-le donc Tristan » (T, p.415). Notons que chez Thomas, à la naissance de Tristan succède une fausse naissance. Rual, pour cacher l'existence de l'enfant qui vient de naître, demande à sa femme Florete de se coucher et de faire semblant d'attendre un bébé. « Elle fit préparer sa chambre et la maison pour son accouchement » (T, p.415). « Aussitôt on répandit partout la nouvelle que la bonne épouse du maréchal venait d'accoucher d'un fils » (T, p.415).

La double naissance de Tristan rappelle celle de Dionysos, qui d'ailleurs tire son nom - « deux fois mis au jour » (*Métam.*, III, p.98), ou « deux fois engendré » (*Métam.*, IV, p.111) - de sa naissance particulière. Le dieu est lui aussi extrait du ventre de sa mère décédée puis confié à un précepteur. Le fait que le divin nourrisson soit extrait du ventre de Sémélé est connu au Moyen Âge, comme le confirme le *Premier Mythographe du Vatican*: « Jupiter coucha

avec Sémélé et c'est d'elle que naquit le divin Liber. Comme il s'était approché d'elle avec ses foudres, elle éclata. Alors son père, ayant enlevé l'enfant, le plaça dans sa cuisse pour ensuite charger Maron de l'élever » (*Myth.*, fabula 118, p.121)⁴³.

La première conclusion qui s'impose, c'est que l'on trouve suffisamment d'éléments au Moyen-Âge concernant les légendes de Thésée autour de l'île de Naxos, notamment dans le livre XII de la *Thébaïde* de Stace, les Métamorphoses d'Ovide et le chant VI de l'*Énéide* de Virgile, pour alimenter l'imagination d'un auteur médiéval désireux d'écrire une *Estoire*, dans le cadre de ce que Joseph Bédier a pu appeler « un fait banal d'adaptation littéraire⁴⁴ ». Il suffisait à l'auteur du *Tristan* de dramatiser l'histoire d'amour, et de l'amplifier jusqu'à en faire oublier la partie englobante. Le succès était garanti auprès d'auteurs, comme Thomas d'Angleterre, plus attentifs « à sonder les mystères du cœur humain qu'à s'engager, comme le fera peu après Chrétien de Troyes, sur les chemins bientôt banalisés de l'aventure chevaleresque⁴⁵ ».

Ce genre de réutilisation d'une légende antique par un écrivain médiéval n'est pas rare. L'auteur du *Tristan en prose* utilise la même méthode lorsqu'il entreprend de raconter la pré-histoire du roman de Tristan en reprenant la légende d'Oedipe⁴⁶. Un jour, Thanor, roi de Cornouailles, se fait prédire par un « philosophe » qu'il mourrait de la main du fils de Chelinde et Sadoc. Lorsque Chelinde accouche, le roi emmène le nouveau né dans la forêt pour le faire disparaître, espérant qu'il serait rapidement dévoré par les bêtes sauvages. Mais le chevalier Nicorant et sa femme Madule trouvent l'enfant et le recueillent chez eux. Ils l'appellent Appolo, car il est beau comme Appolon. Plus tard, le jeune homme devient chevalier à la cour de Pelyas, roi de Leonais. Un jour, un combat s'engage entre Sadoc et Appolo. Appolo en sort vainqueur et tue ainsi, sans le savoir, son propre père. Puis, Appolo rencontre Chelinde et se met en tête d'épouser cette belle veuve. Ce qu'il fait, ignorant qu'il épouse sa propre mère. On reconnaît l'histoire d'Oedipe et les similitudes vont parfois loin puisque le Sphynx fait son apparition dans le *Tristan en prose*. Appolo rencontre en effet un géant qui, curieusement, pose une énigme à tous les chevaliers qui passent sur ses terres. Et, tel Oedipe jadis, le héros breton parvient à la résoudre. Le romancier a donc construit une histoire nouvelle à partir d'une trame antique, en grimant ses personnages et en leur donnant de nouveaux noms : Laios, père d'Oedipe, devient Sadoc ; Polybe roi de Corinthe devient Nicorant ; Merope, épouse du précédent, est renommée Madule, nom qui renvoie à celui de Médée, puisque que c'est aussi en Corinthe que s'étaient réfugiés Jason et Médée après le meurtre de Pelias qui avait usurpé le trône promis à Jason. D'ailleurs ce Pelias grec devient Pelyas dans le *Tristan en prose*. Oedipe est renommé en Appolo, probablement car c'est en consultant l'oracle d'Apollon, la Pythie, que Laios et sa femme apprirent que le fils qu'ils mettraient au monde tuerait son père et épouserait sa mère. Notons pour finir que le Sphynx, moitié femme et moitié animal, devient un géant dans le *Tristan en prose* de la même façon que le Minotaure devient, dans le roman de Tristan, un guerrier fort comme quatre hommes.

Les dates du *Tristan*

On peut tout-à-fait suivre Danielle Buschinger et Wolfgang Spiewok, lorsqu'ils écrivent que les fragments des *Tristan* remontent tous « à un texte narratif en ancien français (...) dont, bien qu'il ne

⁴³ La même source dit aussi : « Jupiter arracha aux flammes Liber qui se trouvait dans le ventre de sa mère pour le coudre dans sa cuisse », *Myth.*, fabula 118, p.121.

⁴⁴ J. Bédier, *op.cit.*, p.140.

⁴⁵ E. Baumgartner, *Thomas, Le roman de Tristan*, Champion, 2003, p.9.

⁴⁶ Pour l'analyse de ce texte, à partir des mss Paris B.N.756-757 et B.N. 335-336, voir C.-A. Van Coolput, *Aventures querant et le sens du monde*, Leuven University Press, 1986, p.18 et suiv.

soit pas attesté, on peut supposer l'existence avec quelque vraisemblance »⁴⁷. Nous sommes aussi d'accord avec ces auteurs lorsqu'ils ajoutent que « cette estoire aurait été écrite vers le milieu du XIIe siècle⁴⁸ ». A vrai dire, le montage d'une histoire de Tristan construite à partir de celle de Thésée pourrait remonter à une époque très lointaine, comme nous le rappelle André Peyronie : « La transmission de ces grands textes [d'Ovide, Virgile, Stace] s'étant faite pratiquement sans rupture de continuité depuis l'Antiquité, l'histoire de Thésée a pu être connue directement des clercs, même dans le haut Moyen Âge⁴⁹ ». La bretonisation et l'arthurianisation de l'histoire pourraient donc remonter à l'époque de l'*Historia Brittonum* et des *Annales de Cambrie*. Cependant nous allons voir qu'il n'est pas nécessaire de remonter si loin et que Tristan a pu être un personnage totalement inconnu des bardes, des troubadours et des romanciers avant la naissance d'une *Estoire* créée de toute pièce entre 1140 et 1160, au milieu d'un décor en trompe-l'oeil aux motifs d'inspiration celtique.

Contrairement à une croyance répandue, les mentions de l'histoire de Tristan ne remontent pas très au delà de 1170. Les troubadours évoquent souvent Tristan et Yseut, essentiellement lorsqu'ils souhaitent comparer un couple aux « parfaits amants⁵⁰ », et on retrouve chez eux une quarantaine d'allusions dont « les plus anciennes sont du milieu du XIIe siècle », si l'on en croit Joseph Anglade⁵¹. Ce sont quatre vers de Bernard de Ventadour qui ont longtemps été présentés comme contenant la plus ancienne de toutes les mentions du héros :

Plus trac pena d'amor
De Tristan l'amador
Qu'en sofri manhata dolor
Per Izeut la blonda⁵²

Dans l'édition de la Pléiade, on voit indiqué, pour ce fragment, la date approximative de 1140⁵³, mais le texte est plus souvent daté de 1150 et, parfois, une date précise – mais sans doute inexacte – apparaît : 1154⁵⁴. Pourtant, selon F.Pirot, tout ce qu'on peut dire c'est que le texte date des « années de production de Bernart de Ventadour », c'est-à-dire des années 1150-1180⁵⁵. F.Pirot propose même plutôt 1170 environ pour ce texte, et le même auteur date aussi de 1170 une autre mention de Tristan que l'on rencontre chez Raimbaut d'Orange⁵⁶. Le critique considère par contre qu'une apparition chez Guerau de Cabrera est plus ancienne, mais sans pouvoir indiquer une date précise puisqu'il se contente de la dire antérieure à 1165⁵⁷. La datation des textes attribués aux troubadours est toujours difficile, mais ce qui est certain c'est que rien n'interdit de dater ces chansons, au plus tôt, des années 1160.

Du côté des lais bretons, les deux amoureux n'apparaissent guère que dans le *Lai du Chèvrefeuille*,

⁴⁷ C. Marchello-Nizia (dir.), *Tristan et Yseut*, *op. cit.*, p.1402. C'est donc un peu rapidement qu'Annick Lagemann écrit que « de l'avis quasi unanime de la critique actuelle, l'hypothèse d'un Tristan primitif n'est plus sérieusement envisageable », A. Lagemann, M. Haslé, « Les origines des versions continentales du Tristan à travers l'onomastique », *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, 1993, CXXII, p.305.

⁴⁸ C. Marchello-Nizia (dir.), *Tristan et Yseut*, *op. cit.*, p.1402.

⁴⁹ A. Peyronie, *op.cit.*, p.120.

⁵⁰ J. Anglade, *Les troubadours et les Bretons*, Montpellier, 1929, p.46. Voir aussi F.Pirot, *op.cit.*, p.450 : « Il est bien évident qu'un grand nombre de ces allusions figure dans des listes d'amants fameux ou dans des comparaisons entre l'amour du poète pour sa dame et celui du célèbre couple ».

⁵¹ J. Anglade, *op.cit.*, p.46.

⁵² « Je souffre plus par l'amour que ne souffrit Tristan l'amoureux qui souffrit tant de douleur pour Izeut la blonde », J. Anglade, *op.cit.*, p.47.

⁵³ C. Marchello-Nizia (dir.), *Tristan et Yseut*, *op.cit.*, p.XLV.

⁵⁴ Quant à Roger Sherman Loomis, il date le texte d'avant 1154 (« Before 1154 »), *The Development of Arthurian Romance*, Harper Torchbook, 1963, p.74.

⁵⁵ F. Pirot, *op.cit.*, p.463.

⁵⁶ Id., *ibid.*, p.468.

⁵⁷ Id., *ibid.*, p.459.

un texte lui aussi impossible à dater précisément, son auteur, Marie de France, étant active entre 1160 et 1180. Pour leur part, comme nous l'avons vu, les romans français datent tous, qu'ils représentent la version de Béroul ou celle de Thomas, au plus tôt de 1170. Dans son roman d'*Erec et Enide*, Chrétien de Troyes prend pour modèle de beauté la chevelure dorée d'« Isolz la blonde⁵⁸ », et comme modèle de joie populaire celle qui succéda à la victoire de « Tristanz » sur le « fier Morhot⁵⁹ ». Puis, dans la liste des meilleurs chevaliers, Chrétien mentionne « Tristanz qui onques ne rist⁶⁰ ». Selon les spécialistes, la date du roman d'*Erec et Enide* se situe, là encore, autour de 1170. Quelques années plus tard, en introduction du *Cligès*, Chrétien de Troyes se présente ainsi : « Cil qui fist d'Erec et d'Enide / Et les comandemens d'Ovide / Et l'Ars d'amors an roman mist, / Et le Mors de l'espaule fist, / Del roi Marc et d'Ysalt la blonde, Et de la hupe et de l'aronde / Et del rossignol la muance, / Un novel conte rancomance... »⁶¹.

Chrétien de Troyes dit ici être l'auteur de traductions d'Ovide : les *Remèdes à l'Amour* (*Les Commandements*), *L'Art d'aimer*, l'histoire de Pélops (*Le Mors de l'espaule*) et l'histoire de Philomène (*De la hupe et de l'aronde et del rossignol*). Il dit aussi être l'auteur du roman de *Tristan* (*Le roi Marc et Yseut la Blonde*). Le plus ancien auteur connu d'un *Tristan* serait donc le célèbre Chrétien de Troyes qui dut écrire ce roman dans les années 1150 ou 1160, à l'époque où il traduisait des textes d'Ovide. Si Chrétien meurt au début des années 1180, ce que pourrait laisser supposer l'inachèvement de son *Conte du Graal*, il peut donc bien avoir écrit, dans les années 1150 ou 1160, le premier de tous les *Tristan*, une œuvre de jeunesse suffisamment imparfaite pour ne pas avoir été sauvée de l'oubli.

Des traces plus anciennes ?

Avant de conclure à une date autour de 1150-1160, il nous faut néanmoins examiner certaines allusions supposées dater de la première moitié du XIIe siècle ou même des siècles antérieurs. Plusieurs chercheurs ont par exemple insisté sur un passage du *Tristan* de Thomas qui cite un certain personnage nommé Breri : « Mé sulun ço que j'ai oÿ, / Nel dient pas sulun Breri »⁶².

Thomas dit qu'il connaît plusieurs versions du *Tristan* - « ici diverse la matyre »⁶³ - mais qu'il privilégie la version de Breri. On doit sans doute reconnaître derrière ce Breri le conteur gallois Bledhericus cité, dans les années 1190, par Giraud de Cambrie dans sa *Descriptio Cambriae*⁶⁴. Wauchier de Denain évoque le même personnage, sous le nom de Bleheris, dans la *Deuxième Continuation du Conte du Graal* écrite vers 1220⁶⁵. En identifiant ce Breri/Bledhericus/Bleheris avec un érudit gallois actif dans les années 1130, on a voulu dater l'arrivée de la légende de Tristan sur le Continent dans les années 1130. Mais tout cela est spéculatif car Breri n'est sans doute pas plus le conteur d'une légende

⁵⁸ Chrétien de Troyes, *œuvres complètes*, Paris, 1994, *Erec*, v.424, p.13.

⁵⁹ Id., *ibid.*, *Erec*, v.1246, p.32.

⁶⁰ Id., *ibid.*, *Erec*, v.1695, p.43. Il s'agit probablement de notre héros même si ce Tristan devient plus tard un personnage à part entière dans des textes en prose. Voir Chrétien de Troyes, *op.cit.*, p.1083.

⁶¹ Id., *ibid.*, *Erec*, v.1-8, p.173.

⁶² Thomas, *Tristan et Yseut*, v.2273-2274, p.185.

⁶³ Id., *ibid.*, p.184.

⁶⁴ *Famosus ille Bledhericus, qui tempora nostra paulo praevenit* (« le célèbre Bledheric qui vécut peu avant nous »), Giraud de Cambrie, *Descriptio Cambriae*, chap.XV.

⁶⁵ « Si con le conte Bleheris / Qui fu nés engenuïs / En Gales, dont je cont le conte / et qui si le contoit au conte / De Poitiers qui amoit l'estoire », W.Roach (éd.), *The Continuations of the Old French Perceval de Chrétien de Troyes*, IV, *The Second Continuation*, Philadelphie, 1971, v.29351-29355.

sur Tristan que Gautier Map n'était l'auteur de *Lancelot en prose*. A l'évidence nous sommes devant l'utilisation par Thomas d'une référence fictive, procédé classique dans les romans des XII^e et XIII^e siècles.

Il faut alors se référer aux textes gallois. « Les tout débuts, les premiers témoignages écrits de l'histoire de Tristan et Iseut, nous les trouvons au pays de Galles », et notamment dans les « triades du début du XII^e siècle », écrit Annick Lagemann⁶⁶. Chritiane Marchello-Nizia n'est pas moins imprudente lorsqu'elle évoque l'existence du nom de Tristan dans les « triades antérieures au XII^e siècle⁶⁷ ». Il est nécessaire de rappeler ici que le plus ancien manuscrit de triades est le Peniarth 16 qui date du milieu du XIII^e siècle environ. Et, s'il est bien normal de dissocier l'âge du manuscrit de celui du texte qu'il contient, encore faut-il considérer le risque de ce repositionnement dans le temps. Car les scribes gallois du Moyen âge n'appliquaient pas les méthodes modernes d'édition et, prenant soin de réintégrer dans ces triades les personnages les plus célèbres de leur temps, ils ont obligatoirement procédé à des substitutions et remplacé des personnages tombés dans l'oubli par d'autres devenus très renommés et dont l'absence aurait jeté le discrédit sur l'ensemble du contenu. Le procédé est visible dans TYP n°41⁶⁸ où un seul manuscrit, le Peniarth 47, parle du cheval de « drystan », le héros breton étant substitué à un personnage qui est noté « morvryn » dans tous les autres manuscrits. On peut donc se demander si le même copiste ne récidive pas dans TYP n°71⁶⁹, lorsqu'il insère « Drystan » dans la liste des trois « amoureux de l'île de Bretagne », dans la liste des trois hommes les plus têtus de l'île⁷⁰ et celle des trois pairs de la cour d'Arthur⁷¹. Le même type de substitution est bien évidemment possible dans les autres triades.

En dehors de ces Triades, les textes gallois mentionnant Tristan sont quasiment inexistants. Rachel Bromwich ne voit que l'*Ystoria Trystan* en prose et un fragment obscur dans le *Black Book of Carmarthen*⁷². Elle semble oublier le *Songe de Rhonabwy* où une liste de conseillers du roi Arthur mentionne « March fils de Meirchiawn » et, plus loin, « Drustan fils de Tallwch⁷³ ». Mais ce texte, que Pierre-Yves Lambert décrit comme un « texte tardif, appartenant à un genre littéraire très travaillé⁷⁴ », a été composé postérieurement à l'an 1300 et a donc pu profiter des romans français⁷⁵. Inutile de s'attarder sur l'*Ystoria Trystan*, lui aussi très tardif, et penchons-nous plutôt sur le *Livre Noir de Carmarthen*. On y trouve un court texte qui, s'il peut dater de la première moitié du XII^e siècle, ne raconte rien qui soit relatif à la légende de Tristan et Yseut⁷⁶. Seul le deuxième fragment de six vers permet – si l'on n'est pas regardant - de relier le poème à la légende de Tristan. Voici le texte :

Fechid diristan othiwod . nu nyth ervill im ch-
od . om parth guertheisse march irod.
Dial Kyheic am oet blis . am y kywreu y melis .
och corr dy sorrde ymi bu ewnis⁷⁷

⁶⁶ A. Lagemann, M. Haslé, « Les origines... », *art. cité.*, p.302.

⁶⁷ C. Marchello-Nizia (dir.), *Tristan et Yseut*, *op.cit.*, p.XXVIII.

⁶⁸ R. Bromwich, *op.cit.*, p.103. Le numéro de triade correspond à la classification proposée par Rachel Bromwich. Dans la suite de l'article, selon l'usage, nous ferons référence aux triades sous la forme TYP (pour Trioedd Ynys Prydein / Triades de l'île de Bretagne), suivie du numéro correspondant dans cette classification.

⁶⁹ Id., *ibid.*, p.189.

⁷⁰ TYP n°2, R. Bromwich, *op.cit.*, p.192.

⁷¹ TYP n°73, Id., *ibid.*, p.193.

⁷² « Apart from the references in TYP the only material relating to the story of Drystan that has come down in Welsh is the (late) prose-verse fragment known as the *Ystoria Trystan* and an obscure early poem in the *BBC* », R.Bromwich, *op.cit.*, p.330.

⁷³ P.-Y. Lambert, *Les Quatre Branches du Mabinogi et autres contes gallois du Moyen Âge*, Paris, 1993, p.203.

⁷⁴ Id., *ibid.*, p.186.

⁷⁵ Id., *ibid.*, p.187.

⁷⁶ R. Bromwich, *op.cit.*, p.330.

⁷⁷ *Black Book of Carmarthen*, f.51.

Ce fragment obscur évoque un personnage nommé Diristan, et contient le mot « march »⁷⁸. Quant au personnage principal du texte ce n'est pas Tristan mais un certain Kyheic, personnage totalement inconnu de notre histoire⁷⁹. Quant au nom de Tristan, Joseph Loth avoue lui-même qu'il est « difficilement reconnaissable⁸⁰ » sous la forme de Diristan. Mais force est de constater que c'est le texte entier qui est inintelligible et qu'il n'y a pas grand chose à tirer de ce que Marchello-Nizia a fort justement qualifié d'« épave⁸¹ ».

C'est un problème exactement identique qui se pose pour une mention antérieure à 1150 chez le troubadour Circamon⁸². Un vers de son *Ab lo Pascor, m'es bel qu'eu chan*, écrit entre 1137 et 1150, donne : « Et ai n'enquer lo cor tristan ». Il faudrait des pages pour résumer la polémique autour de ce vers, certains, comme Joseph Langlade, traduisant par « et j'en ai encore le cœur triste⁸³ », d'autres, parmi lesquels Rita Lejeune, y voyant un néologisme basé sur le nom de Tristan⁸⁴. La première publication de ce texte ne date que de 1901 et est l'oeuvre de Giulio Bertoni. En 1908, dans un article envoyé à la revue *Romania*, Alfred Jeanroy propose déjà de voir dans l'adjectif « tristan » l'influence du roman. Paul Meyer, directeur de la revue, émet cependant des objections, et Jeanroy doit admettre « que le mieux est de le mettre au panier ». Il ajoute : « Dès le premier moment, j'avais pensé que le *tristan* était adjectif, d'autant que ces formations en -an sont fréquentes chez Cercamon (seguan, certain, etc.). La tentation de voir là une première mention de Tristan était trop forte et j'y ai succombé⁸⁵ ». Inutile de dire que cette hypothèse risquée n'a pas fait l'unanimité chez les spécialistes des troubadours. En 1929, Langlade écrivait déjà : « Je ne crois pas, pour ma part, qu'on puisse tirer une telle conclusion d'un passage aussi obscur⁸⁶ ». Comme pour le « diristan » du Black Book, on s'attend, pour une mention si précoce de la légende, à des preuves plus solides, or rien dans le texte de Circamon ne rappelle de près ou de loin l'histoire de Tristan. Dans ces conditions, près d'un siècle plus tard, la conclusion de Langlade nous paraît définitive.

Une autre piste suivie par des chercheurs, l'analyse des passages du roman où apparaissent des légendes ou des fragments de contes traditionnels, comme la *Fuite de Diarmaid et Grainne*, ou le *Tochmac Emere*, a aussi permis de proposer des datations pré-1150. Mais l'existence de ces contes n'apporte rien à la connaissance du roman de Tristan. Et même les tenants d'un Tristan légendaire n'ont voulu y voir autre chose que des « contes parallèles » (Jean Marx⁸⁷) ou « un héritage commun de civilisation » (Philippe Walter⁸⁸). De plus, comme le rappelle Annick Lagemann, suivant d'ailleurs Rachel Bromwich, les traces de ces deux contes sont postérieures au roman de Tristan et ont pu subir son influence directe⁸⁹. Ce qui est possible pour les

⁷⁸ Ce mot, dans le contexte, devrait plutôt désigner un cheval qu'un personnage nommé Marc puisqu'il est question de sa vente.

⁷⁹ Les efforts de Joseph Loth pour en faire le Kaherdin des romans ne suffisent pas à convaincre. Voir J. Loth, « Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde (suite) », *Revue Celtique*, XXXIII, 1912.

⁸⁰ Id., *ibid.*, p.403.

⁸¹ C. Marchello-Nizia (dir.), *Tristan et Yseut*, *op.cit.*, p.XVII.

⁸² Voir par exemple, Id., *ibid.*, p.XLV : les « poèmes de Cercamon, troubadour gascon chez qui apparaît le thème des amours de Tristan et Yseut ».

⁸³ J. Langlade, *op.cit.*, p.47.

⁸⁴ R.Lejeune, *The troubadours, Arthurian Literature in the Middle Ages*, Oxford, 1959, p.396. Voir aussi R.Lejeune, « L'allusion à Tristan chez le troubadour Cercamon », *Romania*, t.LXXXIII, 1962, p.195, où l'auteur donne comme traduction « le cœur de Tristan ».

⁸⁵ Lettre du 20 mars 1908, citée par François Pirot, « Recherches sur les connaissances littéraires... », *op.cit.*, p.452.

⁸⁶ J. Langlade, *op.cit.*, p.48.

⁸⁷ J. Marx, *Nouvelles recherches...*, *op.cit.*, p.282.

⁸⁸ D. Lacroix, P. Walter (éd., trad.), *Tristan et Iseut, Les poèmes français, La saga norroise*, Paris, 2007, p.13.

⁸⁹ A. Lagemann, « Les thèmes et motifs narratifs... », *art.cité*, p.371.

contes irlandais est certain en ce qui concerne la « légende » des voiles blanche et noire que Joseph Loth disait avoir recueilli auprès de M.Cuillandre, professeur au collège de Vannes et natif de Molène :

« Il s'agissait, je crois, d'un voyage d'épreuve en pays lointain ; le héros devait en revenir vainqueur avant d'épouser la fille du roi dont il était épris (...) Si l'entreprise réussissait, le vaisseau qui ramènerait le héros porterait une voile blanche ; dans le cas contraire, ce serait une voile noire⁹⁰. »

Roger Sherman Loomis en tire une conclusion extraordinaire. Comme « ces îles sont trop éloignées des centres littéraires pour qu'elles aient pu tirer leurs traditions des romans médiévaux », le chercheur conclut que ce « récit populaire des voiles noire et blanche circulait indépendamment sur le sol breton dès le XIIe siècle⁹¹ ». Mais le témoignage est si vague, et l'emprunt au roman de Tristan si évident, qu'on ne peut que trouver extrêmement hardie cette proposition⁹².

Bien plus intéressante est la mention des oreilles de cheval de Marc, détail qui se retrouve uniquement dans la *Tristan* en vers de Bérout. En Bretagne, plusieurs légendes recueillies entre la fin du XVIIIe siècle et la fin du XIXe siècle parlent d'un « roi Porzmarc'h », « Penn-marc'h », « Guen-varc'h » ou encore « Guivarc'h »⁹³, affublé d'oreilles de cheval. Et l'on sait qu'une légende similaire existait au Pays de Galles. Tout laisse penser que Bérout connaissait cette légende brittonique et qu'il est seul à l'origine de la pollution de l'histoire de Tristan⁹⁴. Comme l'a montré Gaël Milin, l'introduction de ce conte indépendant dans le roman est particulièrement maladroite. D'abord car il est inséré sans aucun lien avec le reste du roman. Le fait, écrit G.Milin, « qu'Yseut ne joue ici aucun rôle, ignore en particulier les marques animales de Marc, ne peut s'expliquer dans le cadre de la logique romanesque⁹⁵ ». « On interprétera de la même manière l'absence de conséquence pour le roi Marc de la divulgation du secret »⁹⁶. De plus, et contrairement aux autres versions du conte Aarne-Thomson 782, le nain dévoile le secret directement aux barons⁹⁷, ce qui revient à dépouiller le conte de ce qui fait son charme : le serment ambigu.

On a aussi déduit de mentions anciennes de personnages nommés Tristan ou Yseut l'existence de la légende à une époque reculée. Roger Sherman Loomis trouvant chez Le Baud un « Tristan de Vitré » devant être né autour de l'an 1000⁹⁸, en déduit par exemple que « la légende de Tristan était en vogue dès l'an mille⁹⁹ ». Mais ce chercheur aurait dû consi-

⁹⁰ J. Loth, « Contributions... », t. XXXVII, 1917-1919, p.323.

⁹¹ R.S. Loomis, « Le folklore breton et les romans arthuriens », *Annales de Bretagne*, t. LVI, n°2, 1949, p.209.

⁹² Que des récits médiévaux soient tombés après coup dans la tradition est un fait avéré. Notons aussi que l'histoire des deux voiles semble bien être à l'origine une confusion, le mot latin « vela » et, sous l'influence du latin, le mot grec « ιστίοις », pouvant désigner à la fois la voile d'un bateau aussi bien qu'une pièce d'étoffe quelconque suspendue en haut du mât. Ovide emploie d'ailleurs le terme « vela » pour désigner à la fois les voiles du bateau et le pavillon qui « bat en haut du mât ». Voir à ce sujet les commentaires de J. Chamonard, *Ovide, Métamorphoses*, Paris, 1966, p.452. Il serait surprenant de retrouver la même confusion dans une légende brittonique.

⁹³ Gaël Milin, *Le roi Marc aux oreilles de cheval*, Droz, 1991, p.255. La première mention de cette légende en Bretagne se voit chez J. Cambry, *Voyage dans le Finistère ou Etat de ce département en 1794 et 1795*, Paris, Imprimerie-Librairie du Cercle-Social, 1799. Et au Pays de Galles, « aucune version écrite n'est antérieure au XVIe siècle », G. Milin, *op.cit.*, p.177.

⁹⁴ L'explication la plus évidente pour justifier cet ajout est que la graphie du nom du roi, Marc, a suggéré le rapprochement avec celle du nom brittonique March au sujet duquel a dû exister des contes type AT 782.

⁹⁵ G. Milin, *op.cit.*, p.308.

⁹⁶ Id., *ibid.*, p.309.

⁹⁷ « Son comportement n'a pas de précédent dans le corpus du conte AT 782 », G. Milin, *op.cit.*, p.312.

⁹⁸ P. Le Baud, *Histoire de Bretagne avec les chroniques des maisons de Vitre et de Laval*, Paris, 1638, p.8.

⁹⁹ R.S. Loomis, « Le folklore breton... », *op.cit.*, p.207.

dérer que les noms Tristan et Yseut ont pu exister indépendamment de l'histoire qui nous intéresse, et que cette recherche n'a donc pas plus d'intérêt que de rechercher des personnages nommés Marc et d'en déduire qu'ils portaient ce nom en référence au roi Marc de la légende. L'argument paraît donc fallacieux. Concernant Yseut, remarquons ainsi, avec Annick Lagemann, que « ce nom était connu dans le nord de la France avant que les auteurs du Tristan ne lui donnent sa notoriété¹⁰⁰ ». De même trouve-t-on un personnage appelé « Tristagnus de Dumo », avant 1154, et un autre nommé « Petrus Tristrant » antérieurement à 1150¹⁰¹, ce qui semble montrer que le nom est connu bien avant que l'histoire des deux amants ne soit devenue populaire. Quant au Tristan de Vitré cité par R.S. Loomis, son cas est encore plus douteux puisque Dom Morice nous dit que ce seigneur de Vitré s'appelait plutôt Driscan¹⁰².

Des personnages historiques ?

Une façon définitive de montrer l'ancienneté de la légende de Tristan serait de supposer qu'elle a une base historique. On a ainsi identifié Tristan mab Tallwch à un chef picte, nommé « Drest filius Talorcen¹⁰³ », ayant régné autour de l'an 780. L'idée a été défendue par R.S. Loomis¹⁰⁴ qui supposait l'existence d'une légende sur Drust ayant couru dans le nord de la Grande-Bretagne, et qui aurait été renforcée par une histoire d'amour originaire d'Irlande. La légende aurait alors pris racine au Pays de Galles, où Drest serait devenu Drustan. Puis les conteurs de Cornouailles l'auraient fait connaître en Bretagne continentale, non sans avoir relocalisé chez eux les différents épisodes du roman. En Bretagne, la légende se serait retrouvée gonflée de quelques épisodes avant de parvenir aux oreilles des romanciers¹⁰⁵. Cette hypothèse a été rejetée par Joseph Loth : « Mais en admettant même l'existence d'un personnage picte (qui aurait vécu vers 780-785) du nom de Drostan mac Talorg, ce nom ne saurait être identifié avec celui du gallois Trystan mab Tallwch. C'est de tout point impossible et contraire aux lois les mieux établies de la phonétique gaidélobrittonique¹⁰⁶ ». Et Annick Lagemann a confirmé l'impossibilité de cette évolution¹⁰⁷. La forme « Drustan fils de Tallwch » serait donc factice autant que tardive, et cette construction n'aurait été suggérée que par l'existence d'un personnage historique connu sous le nom de « Drest fils de Talorc ». Le nom Drustan ne semble d'ailleurs pas attesté avant le XIII^e siècle dans l'aire brittonique et apparaît à la suite de l'édification du roman de Tristan¹⁰⁸.

¹⁰⁰ A.Lagemann, M.Haslé, « Les origines... », *art.cité*, p.311.

¹⁰¹ C.Marchello-Nizia, *Tristan et Yseut, op.cit.*, p.XX.

¹⁰² *Driscanus frater Walterii* (« Driscan frère de Walter), dom Hyacinthe Morice, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire ecclésiastique et civile de la Bretagne*, Paris, t. I, 1742, col. 387 (numérotée par erreur 359).

¹⁰³ « Drust and its diminutive Drostan are found applied most frequently to people who were Picts », TYP, p.329, « A British king named Drust is recorded in south-west Scotland early in the sixth century », TYP, p.329. J.Loith, *op.cit.*, p.18. Cette substitution était d'ailleurs légitimée par l'indication dans certains textes du Loenois comme pays d'origine de Tristan. Or chez Wace, le nom Loenois traduit Lothian, une région d'Angleterre où les Pictes succèdent aux Bretons au VIII^e siècle.

¹⁰⁴ « It can hardly be a coincidence that when Trystan or Drystan appears in Welsh literature he is always the son of Tallwch », R.S. Loomis, *Development...*, *op.cit.*, p.79.

¹⁰⁵ Id., *ibid.*, p.79.

¹⁰⁶ J. Loth, *Contributions...*, *op.cit.*, p.18.

¹⁰⁷ A. Lagemann, M. Haslé, « Les origines... », *art. cit.*, p.308.

¹⁰⁸ Drustan « is ultimately a Pictish name whose limited use in the Brittonic countries is due to the influence of The Tristan legend », Patrick Sims-Williams, « The Celtic inscriptions of Britain: phonology and chronology, c.400-1200 », Oxford and Malden, 2004, p.169. En dehors de la Pierre de Fowey dont nous parlons plus loin et du Diristan du *Black Book* of Carmarthen, on ne trouve aucune mention du nom Drustan dans les manuscrits avant le XIII^e siècle. La seule forme rencontrée est d'ailleurs postérieure à la conquête de la Grande-Bretagne par les Normands et se trouve être une forme continentale: « *Tristan pater Avel* », *Liber Landavensis*, vers 1100, J.Loith, *Contributions...*, *op.cit.*, p.22.

L'exemple d'un Drustan brittonique ancien est toujours le même : une épitaphe gravée sur une pierre située non loin de Fowey, en Cornwall. Pierre Marquand croit pouvoir dire qu'elle contient l'inscription « dRVSTA[N]VS HIC IACIT CVNOMORI FILIVS » et ajoute que « cette inscription du sixième siècle donne la forme primitive brittonique du nom de Tristan et atteste un lien ancien entre Tristan et Conomor¹⁰⁹ ». D'autres chercheurs ont émis l'hypothèse que l'inscription contenait anciennement un nom supplémentaire : OUSILLA, ou plutôt OUSILTA. C'était l'avis de Léon Fleuriot¹¹⁰ qui listait les noms de CUNOWORUS, de DRUSTANUS et de la *domina* *OUSILTA. Il est vrai que ce triangle Conomore-Drustan-Ousilta devient très suggestif si l'on considère que Conomore et le roi Marc ne font qu'un. Au VI^e siècle auraient donc vécu un Drustanus, fils de Conomore, avec sa dame Ousilta. Or, dans une *Vie de saint Pol Aurelien* compilée en l'an 884 à l'abbaye de Landévennec, Wrmonoc parle justement d'un « roi Marc autrement appelé Conomore¹¹¹ ». Deux hypothèses ont été proposées à la suite du rapprochement de cette inscription et du passage de la Vie cornouaillaise.

La première hypothèse est que Wrmonoc connaissait cette pierre, avait lu l'inscription, et en avait déduit que le Conomore dont le nom apparaît sur la pierre, s'appelait aussi Marc. Cela fait supposer qu'au IX^e siècle, Wrmonoc connaissait la légende de Tristan puisqu'il identifiait de façon naturelle les deux noms Drustan et Ousilta aux noms Tristan et Yseut pour en déduire que Marc s'appelait aussi Conomore. Dans ces conditions la légende de Tristan était déjà connue en Bretagne au VIII^e siècle. C'était l'avis de Rachel Bromwich en 1961¹¹².

Seconde hypothèse : puisque leurs noms sont écrits sur un pilier funéraire, nous sommes face à un témoignage concret de l'historicité de Tristan, Yseut et aussi de Marc, dont nous savons grâce à la *Vie de Pol Aurelien* qu'il était « autrement appelé Conomore ». La légende de Tristan daterait donc de quelques années après la date de cette inscription, c'est-à-dire du VI^e ou VII^e siècle. Notons que cette dernière proposition n'est pas sans poser problème, puisque cela revient à considérer comme historique un personnage de roman arthurien en se fiant à une source unique en ce qui concerne l'existence d'un Tristan¹¹³, et à une autre source, elle aussi unique, en ce qui concerne l'identification de Marc et de Conomore¹¹⁴.

¹⁰⁹ P. Marquand, « Neptune Hippius et le roi Marc'h aux oreilles de cheval, dieux d'eau armoricains ? », *Ollodagos*, 2010, n°24, p.95. Pour la date, voir aussi R. Bromwich, *op. cit.*, p.329-330 : « The form Drustanus is found on an inscribed stone at Castle Dore in Cornwall which dates also from the early sixth century ».

¹¹⁰ L. Fleuriot, « Histoire et légendes », dans *Histoire littéraire et culturelle de la Bretagne*, Paris-Genève, 1987, p.127. Dans une thèse récente Annaïg Queillé écrit : « sur cette stèle désormais bien connue, on peut lire en effet ces derniers mots : XXXX (un mot quasiment effacé) puis : HIC IACIT CUNOMORI FILIVS CUM DOMINA OUSILLA », A. Queillé, *L'Infidélité de la reine – Des anciens récits celtiques à la matière de Bretagne (XII^e -XIII^e siècles)*, Université de Nantes, thèse de lettres soutenue le 30 octobre 2010, p.125.

¹¹¹ *Fama ejus regis Marci pervolat ad aures quem alio nomine Quonomorium vacant*, « Sa renommée vola jusqu'aux oreilles du roi Marc, que l'on appelle d'un autre nom, Quonomorius ».

¹¹² R. Bromwich, *op. cit.*, p.445 : « A possible explanation of Wrmonoc's statement is to suppose that he knew of the existence of the inscription, either directly or by hearsay, and was led by it to claim that Cunomorus and Marcus were the same person ».

¹¹³ Leslie Alcock pensait ainsi que la pierre de Tristan était la seule trace d'un personnage nommé Tristan au haut Moyen-âge : « The Tristan memorial stone is the only strictly contemporary evidence of any Tristan », L. Alcock, *Arthur's Britain*, Londres, 1978 [1971], p.161.

¹¹⁴ « No other source suggests that [Conomore] was also named Mark, still less that he is to be identified with the King Mark of the romances », R. Radford, « Castel Dore », dans G. Ashe (éd.), *The Quest of Arthur's Britain*, Saint Albans, 1984 [1971], p.74.

Il n'est pas nécessaire d'analyser longuement sur ces hypothèses pour se rendre compte qu'aucune d'entre elles n'est satisfaisante. D'abord notons que le rapprochement entre Marc et Conomore est relativement surprenant. Rachel Bromwich avoue elle-même que les deux personnages n'ont en fait en commun que leur caractère impétueux¹¹⁵. Remarquons ensuite que la mention « Ousilta » dérive d'une source unique autant que douteuse, un texte de John Leland qui cite « une croix cassée sur laquelle est écrit : Conomor et filius cum Domina Clusilla¹¹⁶ ». Quant à la lecture « Drustan », elle n'est pas moins suspecte. En effet, du XVIIe jusqu'à la toute fin du XXe siècle, le supposé nom « DRUSTANUS » a été décrypté très différemment, puisqu'on voit mentionnées les formes CIRUSIUS, CERUSIUS ou encore CIRUSINIUS. En 1945, Macalister lit encore : « CIRVSINIUS HIC IACIT CVNOMORI FILIVS »¹¹⁷. Certains auteurs préféraient même s'abstenir et considérer l'inscription comme illisible¹¹⁸. La première lecture tristanienne apparaît à la fin du XIXe lorsque John Rhys, connaisseur de l'histoire de Tristan, propose de lire « DRUSTAGNI ». En 1951, à la suite des fouilles menées à Castle Dore, apparaissent les formes DRUSTAVS, DRUSTANS puis dRVSTAVS et dRVSTANUS, toutes proposées par des auteurs désireux de faire le rapprochement avec l'histoire de notre héros. En 1993 le Dr Elisabeth Okasha, qui avait pourtant en main toutes les données du problème, n'a pourtant pu voir autre chose que : « CIRV V NC IACIT CVNOMORI FILIVS¹¹⁹ ». Preuve supplémentaire qu'il faut aborder l'inscription de Fowey avec prudence, la forme « Clusilla » de Leland, dont on a fait Ousilta puis Yseut, n'est en fait que la lecture du nom CIRVSINIUS, le même nom étant donc devenu chez certains auteurs à la fois Tristan et Yseut (fig. 1).

Dans ces conditions il nous semble particulièrement risqué de déduire quoique ce soit de la pierre de Fowey en ce qui concerne l'existence de la légende de Tristan. Rappelons pour finir que les appellations « Tristan Stone » et « King Mark's Palace » ne datent que du milieu du XXe siècle et sont des inventions attachées aux différentes fouilles menées sur le site de Castle Dore. Et lorsque Nora K. Chadwick écrit que Castle Dore est « localement connu comme Château du roi Marc¹²⁰ », il faut bien comprendre qu'il ne s'agit pas d'une tradition ancienne mais que le nom a été adopté depuis les années 1950 par les habitants du lieu.

Conclusion

Une invention de la « légende » de Tristan dans le milieu du XII^e siècle explique idéalement pourquoi, postérieurement à 1150 environ, nous disposons

¹¹⁵ « ...have in common only the evil character inputed to them », Rachel Bromwich, *Trioedd Ynys Prydein*, Cardiff, 1961, p.26.

¹¹⁶ « A mile of is a broken crosse thus inscribid : Conomor et filius cum Domina Clusilla », dans L.T. Smith, *The Itinerary of John Leland, 1535-1543*, London, 1907, Part I, p.207. Le « cum Domina Clusilla » n'étant plus visible sur la pierre on en a déduit que l'inscription avait disparu depuis l'époque de Leland. Fleuriot, suivant De Mandach, écrit alors : « Nous croyons que le nom lu par Leland, au XVIe siècle, Clusilla, comportait en réalité un O initial qui a été mal lu Cl, le côté droit étant assez vertical. *Ousilla ou *Ousilta peut être une forme ancienne du nom qui est devenu Essylt, Isold, Iseut », L. Fleuriot, *op.cit.*, p.128.

¹¹⁷ R.A.S. Macalister, *Corpus Inscriptionum Insularum Celticarum*, Dublin, Vol. I., 1945.

¹¹⁸ En 1602, Richard Carew écrit : « In a high way near this town, there lieth a big and long moor stone, containing the remainder of certain engraved letters, purporting some memorable antiquity, as it should seem, but past ability of reading ». (Sur une grande route près de cette ville [Fowey] se trouve une grande et longue pierre portant le souvenir de quelques lettres gravées, que l'on peut supposer anciennes, mais que l'on ne peut plus lire), Th. Tonkin (éd.), Francis Lord de Dunstanville, *Richard Carew's Survey of Cornwall*, London, 1811, p.318.

¹¹⁹ E.Okasha, *Corpus of Early Christian Inscribed Stones of Southwest Britain*, Leicester, 1993, p.94.

¹²⁰ N. K. Chadwick, *La colonisation de la Bretagne Armorique depuis la Bretagne Celtique insulaire*, Crozon, 1999, p.75.

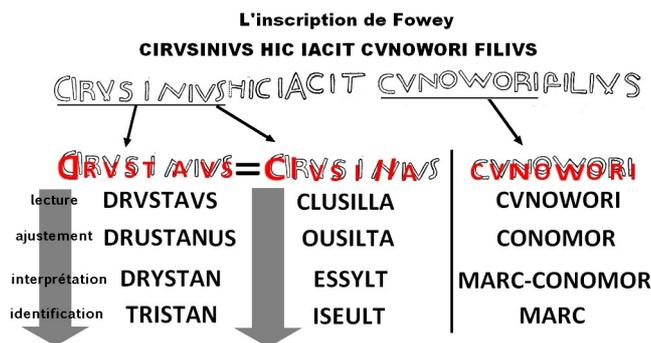


Fig. 1 Le nom CIRUSINIUS, ici tel que lu par Macalister en 1945, rappelle à la fois la mémoire de Tristan et celle d'Yseut.

d'un ensemble conséquent de fragments du Tristan en vers, de dizaines de mentions très précises chez les troubadours, de nombreuses références à l'histoire de Tristan dans les romans, alors qu'avant 1150, toutes les allusions proposées sont issues d'interprétations formulées à partir de textes obscurs, de théories accordant une grande confiance en l'ancienneté de légendes supposées traditionnelles, ou de l'analyse de passages possiblement interpolés de manuscrits gallois, lorsqu'il ne s'agit pas simplement d'erreurs de lecture. L'indulgence accordée à des interprétations souvent contestables à longtermasqué le fait que l'apparition du trio Marc-Tristan-Yseut dans la littérature est soudaine et datable du milieu du XII^e siècle. La volonté de voir dans le roman de Tristan la simple mise à plat d'une légende populaire d'origine celtique qui aurait subitement suscité l'intérêt de plusieurs auteurs médiévaux a fait oublier que le roman pouvait aussi être une création ex nihilo, un roman nouveau construit sur la base d'un modèle issu de l'Antiquité, et dans lequel la part celtique se limiterait à quelques motifs narratifs et à l'utilisation de bibliothèques toponymiques et anthroponymiques d'origine brittonique.

Notre but n'est pas ici de rejeter l'hypothèse celtique, mais de rappeler que, pour soutenir cette hypothèse, il est nécessaire de mettre à contribution des traditions celtiques nombreuses, diverses et parfois supposées, pour couvrir simplement une partie limitée du roman de Tristan¹²¹, alors qu'une seule histoire antique, bien connue au XII^e siècle puisqu'il s'agit de la légende naxienne de Thésée, fournit toute la matière du roman de Tristan, de la naissance du héros jusqu'à sa mort en passant par le mythe classique décrivant l'investiture du héros, et, bien évidemment, l'histoire d'amour contre-nature. Il n'existe donc pas, à ce jour, de façon plus simple d'expliquer la genèse du roman de Tristan que d'admettre un emprunt direct par l'auteur de l'*Estoire* à une épopée célèbre que cet auteur a pu découvrir dans les œuvres de Virgile, Ovide et Stace.

Goulven Péron

¹²¹ La longue liste des légendes celtiques offrant des rapprochements avec le roman de Tristan, dressée il y vingt ans par Annick Lagemann, le montre bien. A. Lagemann, « Thèmes et motifs narratifs... », *art. cité.*, p.372-374.

Résumé

L'origine celtique du roman de Tristan ne fait aujourd'hui presque aucun doute pour la plupart des chercheurs. Pourtant il existe une autre hypothèse : l'utilisation d'une légende gréco-latine. En effet, l'analyse de certains textes latins comme l'Énéide de Virgile, les Métamorphoses d'Ovide ou la Thébaïde de Stace, semble montrer que la source des différentes versions du Tristan pourrait être une simple réécriture du mythe de Thésée et Dionysos à Naxos. Ceci étant admis, une datation du Tristan originel entre 1140 et 1160 n'apparaît plus si déraisonnable.

Abstract

According to most modern scholars, there is no reason for doubting the Celtic origin of the Tristan romance. The evidence for this would come from the numerous Celtic-derived names found in the story. However a more elementary possibility should be considered, the use of Greek and Latin myths. The examination of latin texts like Virgil's Aeneid, Ovid's Metamorphoses or Statius' Thebaid tends to prove that the source of all versions of the Tristan romance may be a simple rewriting of the Theseus and Dionysos myths related to the island of Naxos. This being said, we may place the creation of the original story of Tristan between 1140 and 1160.

Diverradur

Evid ar beurvasa euz ar glaskerien, n'eus kazimant tamm douetañs ebed da gaoud hirio war orin keltieg romant Tristan. Eur vartezeadenn all a zo koulskoude, ma tenner gonid euz eur vojenn gresian-ha-latin. Evid gwir, dielfenna testennoù latin 'zo 'vel Aeneis Virgile, pe Metamorphoses Ovide, pe Thebais Stace, a ziskouez e hallfe ar vamenn deuz stummou 'zo euz Tristan beza tra ken med eun adskrivadenn euz mojenn Thésée ha Dionysos e Naxos. Eur wech anzavet kement-mañ, ne vefe ket ken direiz-se ma vefe laket an Tristan orin da veza euz etre 1140 hag 1160.